

The background of the entire cover is a photograph of a calm blue sea with gentle ripples. In the distance, centered on the horizon, is a small, dark, rocky island. The sky above is a clear, pale blue.

Véronique HERING

UNE RAISON
DE VIVRE

Roman

Véronique Héring

Une raison de vivre

© Véronique Héring, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3877-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ceux qui ont décidé de
partir*

et à ceux qui restent.

**Ce n'est rien de mourir,
c'est affreux de ne pas vivre**

Victor Hugo

Petite, je me demandais souvent comment j'allais écrire mon histoire. Comment se déroulerait ma vie. Ou plutôt ce qu'elle me réserverait. Très tôt, j'étais déjà consciente qu'elle me jouerait des tours, que le chemin emprunté n'allait pas être un long fleuve tranquille mais un sentier semé de peines. À cette époque, je faisais la grimace devant l'objectif des appareils photos, mes mains cachant mon visage, boudeuse. Je devais avoir, quoi, six ou sept ans, et déjà je savais. Mes illusions d'enfants ne remplissaient pas mes espérances. Je gardais pour moi mes doutes sans pour autant imaginer qu'un jour ma vie serait dévastée, piétinée.

Le jour où tout s'effondre en une fraction de seconde.

Où l'abîme de l'absence engloutit tout.

Il paraît que les premiers mois sont les plus durs. Le temps de laisser au temps faire son chemin. Pour ma part, je ciblais sur plusieurs années. En attendant je devais sauver les apparences. Mais espérer vivre sans lui, moi qui avais depuis toujours, marché sur ses traces....le combat semblait perdu d'avance.

Le mal était fait. J'étais devenue une étrangère de ma propre existence.

J'ai lutté tant que j'ai pu. Seulement mes forces se sont épuisées, ma volonté évanouie. Après tant de jours à essayer de refuser l'inéluctable, à tenter de comprendre l'inexplicable, je devais me rendre à l'évidence. J'avais perdu.

Je ne voyais plus que ce long tunnel noir sans fin dans lequel je m'étais égarée. L'issue n'en n'était que plus paisible : j'avais l'espoir de trouver la lumière au bout.

Cette lueur, qui surgit de nulle part comme par magie, était apparue quand je m'y attendais le moins. Bienveillante et inespérée, elle avait su éclairer les recoins les plus sombres de mes peurs.

Le temps me manquait pour exprimer des regrets. Pourquoi fallait-il que tout s'achève ainsi, maintenant que j'avais trouvé le bonheur ?

Je reprends le court de ma vie là où une partie s'en est allée en silence...

1

J'arpentais d'un pas lourd les ruelles étroites bordées de villas aux murs blancs, par endroit jaunis de soleil. Marcher me faisait du bien, malgré cette humidité qui pénétrait jusque dans mes os et me glaçait. Cela me permettait de remettre de l'ordre dans mon esprit.

Préparer à affronter les regards. Les questions.

Préparer mes larmes à ne pas couler.

Redevenir une lycéenne lambda.

Sur le chemin, mon regard ne rencontrait aucune âme qui vive. Personne pour montrer le bout de son nez à cette heure matinale de janvier. Il faisait encore sombre et triste. La plupart des volets étaient clos. Seule une lumière diffuse perçait une fenêtre aux rideaux sombres d'une petite maison en contrebas de l'allée. Des nuages gris s'étaient accumulés toute la nuit et avaient fini par envahir le ciel démuné. Le soleil ne risquait pas de faire une apparition aujourd'hui, ses rayons ne pouvant traverser une si épaisse opacité. La pluie était en chemin et je me rendis compte que je ne portais pas une tenue adéquate pour faire face aux intempéries éventuelles de la journée. Mon vieux jean délavé et un pull kaki porté sous un blouson beige pas assez chaud pour la saison. Je n'avais même pas pris la peine de mettre celui à capuche. Mes bottes noires fourrées, qui ne me quittaient pas de tout l'hiver, étaient, elles, heureusement de saison. J'évitais au moins de me retrouver les pieds mouillés toute la journée si les nuages lenticulaires finissaient par déverser leurs crachins.

Je n'osais imaginer mon reflet dans un miroir. Qu'importait mon apparence. Mon indifférence concéda à mon désarroi un rictus crispé. Instinctivement mon corps suivit ma mimique et je haussais les épaules malgré moi. Ma volonté me jouait des tours et cela n'irait pas franchement en s'améliorant. Je n'avais ni la force ni l'envie de remédier à mes négligences vestimentaires. Sans parler de mon apparence physique, que

l'on pourrait qualifier de désastreuse, où toute tentative d'embellissement avait désertée mes instincts les plus primaires. Mes cheveux mi-longs étaient laissés le plus souvent lâches, les mèches les plus rebelles tombant désormais devant mes yeux. Le maquillage était aux abonnés absents de mon visage. Très loin du look glamour, il fallait bien l'avouer, je devais ressembler à une paumée blafarde déambulant dans les rues. Pourtant il devait bien y avoir sur un coin de ma commode un rouge à lèvres à peine entamé ou du fard à joues qui m'auraient donné bonne mine. Un trait de crayon noir pour souligner le contour de mes yeux bleus et le tour aurait été joué. Mais c'était trop me demander. J'avais perdu toute trace d'envie et le besoin de me sentir belle ne faisait plus partie de mes préoccupations.

Ma reddition était totale.

Et l'état second dans lequel j'étais plongée, celui qui est juste là pour vous alerter sur la nécessité de réagir aux besoins vitaux, gardait ma conscience bien à l'abri des réalités quotidiennes.

Mon sac me pesait et j'avancais sans entrain dans la ruelle qui devenait plus étroite. Bordée de maisons mitoyennes tantôt ocre, tantôt beiges ou blanches, toutes protégées par un haut grillage vert. Des jardinets offraient des arbres fruitiers et des potagers : mâches, épinards, poireaux ou bien choux rigoureusement alignés étaient couverts d'une minuscule couche de givre blanc les figeant dans le temps. Le chemin, je le connaissais par cœur. Pourtant aujourd'hui il semblait interminable, avec au bout, une redoutable épreuve que les lycéens considèreraient sans aucun doute comme de gaies retrouvailles.

Je reprenais une bouffée d'air froid, histoire de glacer mes peurs. Je m'efforçais de faire comme si tout était pareil et je cherchais du regard des repères auxquels me raccrocher. Un petit chien aux poils drus et blancs tachetés de marron aboya à mon passage. Le son qui sortait de sa gueule était rauque et hésitant et mon manque de réaction le découragea au bout de quelques aboiements pitoyables. J'y avais droit depuis des années et je ne pris même pas la peine de lui adresser un regard agacé. L'envie de lui foutre un coup de pied où je pense m'était passée depuis longtemps. Après tout, il

défendait, tant bien que mal, son territoire. Sa tentative de dissuasion ayant lamentablement échouée, le clébard partit se réfugier dans sa niche, oreilles baissées, résigné, face à son échec dans son rôle de gardien de maison.

La sensation étrange que ces quinze jours sans faire ce trajet quotidien s'étaient réduits en un seul jour me renforçait dans l'idée que j'avais perdu toute notion du temps.

Mais voilà, les choses n'étaient plus les mêmes. Tout était différent et le resterai. À jamais. Sans doute la perte du sens de mes sens risquait d'avoir créé des dommages irréversibles. Percé d'un trou béant, mon cœur n'était plus qu'une vasque où les illusions et les espérances vagabondes d'adolescente se vidaient.

En plus d'être décalée, j'avais le sentiment de n'être nulle part à ma place.

Depuis peu, le vide m'attirait. Je ne devais mon salut momentané que par le rôle que je prenais à cœur de bon samaritain. Mes parents avaient besoin d'aide. Je m'accrochais dans l'immédiat à cette chimère pour ne pas sombrer un peu plus. Mon sauvetage à moi ne comptait pas. Mes larmes ne se perdaient pas dans une exhibition délétère, je les contenais jusqu'au soir, jusqu'au moment où je me retrouvais seule.

Aider autrui donne le sentiment que ce n'est pas la fin.

Les jappements de ce cabot m'avaient remise sur le chemin de la réalité. Il ne me restait que très peu de minutes pour reprendre mon souffle, me repasser le film cent fois inventé de cette fichue rentrée de début d'année.

Je remontais l'étroite ruelle bordée de mauvaises herbes qui s'étaient frayées un chemin entre le grillage. J'avais la pression d'un premier jour de classe et les symptômes aussi, l'impression d'avoir un fardeau sur les épaules. Mon sac n'était pourtant pas si lourd. Ma respiration était saccadée. Certes, la montée que j'entreprenais était rude. Pourtant j'y étais habituée et la marche ne me faisait pas peur : d'ordinaire je ne m'essoufflais pas pour si peu mais là, mes jambes flageolaient et avaient du mal à garder une cadence régulière. Je l'avais un peu cherché : mon estomac était vide. Tout juste un